

Présentation

Robert Giroux

Number 29, Summer 1986

L'exil

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15283ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Giroux, R. (1986). Présentation. *Moebius*, (29), 1–3.

Présentation

«(...) toute explication, étant essentiellement imaginaire, n'épuise pas le sujet.»

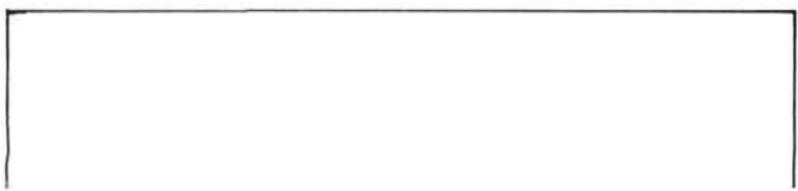
Roland Barthes
Le grain de la voix

Devant l'incapacité de nos sociétés occidentales à mettre des bornes à la croissance; dans le creux idéologique dans lequel nous planons sans gravité; face à la grande difficulté d'être aujourd'hui un jeune Québécois de 15 à 25 ans, face à la mollesse de nos certitudes, à l'illusion rabâchée d'une culture fin-de-siècle, au bégaiement sans gêne de la «modernité» moribonde; devant l'éclatement étourdissant des réseaux de communication les plus intimes, la robotisation galopante de notre quotidien le plus élémentaire, une majorité de plus en plus âgée, de plus en plus fragile, peureuse et conservatrice; face à la fascisation des rapports de pouvoir, la fascination généralisée devant le show tonitruant des musiques populaires, le spectacle sanglant des héros de film quasi muets; face à la dérive facile des imaginaires téléphages, la faiblesse blanche de nos paroles, l'hiver des enthousiasmes, la catastrophe écologique qui nous saute en pleine... face à tout *ce-là*...

Moebius a sillonné longuement son long ruban fétiche et a constamment rencontré sur son passage un étroit miroir lumineux au fond duquel était inscrit, et au laser s'il-vous-plaît: « ...devant une catastrophe, se mettent à répéter: ne jamais croire toutes ces histoires...», le tout accompagné, bien sûr, d'une musique électro-acoustique envoûtante; oui, comme à la radio, le cri du...

Que peut bien faire une revue comme *Moebius* dans la galère où nous sommes entassés! Comment peut-elle ramer, réussir à voguer tant bien que mal et, surtout, savoir où nous mènera la dérive contrôlée? Avec le sang froid qu'on lui connaît, elle a tout simplement fait appel à des écrivains, ces citoyens capables d'une pratique émancipatoire. Pour leur rendre la tâche un peu difficile et non sans risque, *Moebius* leur a proposé des thèmes, imposé un cadre de rêverie et de réflexion, mais toute la liberté désirée dans le traitement (du contenu).

Les thèmes retenus étaient au nombre de cinq: l'exil, la polémique, la censure, l'utopie et la vie d'artiste, à peu près



dans l'ordre et selon un calendrier correspondant. De quoi nous distraire un peu des thèmes à la mode comme l'amour, l'altérité, la modernité, l'urbanité, la textualisation et j'en passe.

C'est la livraison du premier thème que vous offre le présent numéro de *Moebius*. Nous continuerons de préparer des numéros libres, n'ayez crainte, de manière à permettre aux écrivains de proposer les textes qu'ils auront eux-mêmes choisis de nous soumettre. Mais dans les mois qui viennent, priorité sera donnée aux thèmes proposés.

Sur l'«exil», il ne nous a pas été possible de retenir tous les textes que nous avons reçus. Plusieurs raisons à cela: titres tronqués, fonds de tiroir, banalité du traitement, thème en... exil, etc.

Nous n'avons pas reçu non plus tous les textes qui nous avaient été promis. Cette confiance va sans doute vous intéresser davantage. Nous ne nous permettrons pas de jugements d'intention mais soulignerons en particulier le fait qu'il n'est pas aisé de traiter un thème sur commande, même si l'écrivain interpellé semble, à première vue, le mieux placé pour le faire. Vécu trop intensément, l'exil n'est qu'un cri, douloureux, à la limite inexprimable et sans effet, donc incommunicable. Traité comme un thème commode, comme n'importe quel topique familier, l'exil s'embourbe dans les lieux communs, manque de tension et d'enjeu, piétine sur lui-même jusqu'à en aplanir tout intérêt chez le lecteur qui cherchera à projeter son empathie sur un autre «sujet». Du nonchaloir bien senti de Joachim du Bellay à l'ingéniosité besogneuse et tourmentée du héros des *Limbes du Pacifique* de Michel Tournier, l'éventail des émotions et des passions entourant l'exil est sans limites. Plusieurs de ceux qui se sont excusés à la dernière minute de ne pouvoir respecter leur engagement ont témoigné de cette difficulté d'exprimer leur état d'exil avec suffisamment de recul, de vraisemblance et de maîtrise pour que leur(s) texte(s), souvent repris et à la limite digne de mériter la corbeille à papier, soit lisible et surtout publiable, c'est-à-dire multiplié selon le bon vouloir d'autres intervenants qu'eux-mêmes.

Écrire est un verbe transitif, performatif; c'est une activité solitaire, un «jeu insensé» disait Mallarmé, risqué par moment, délirant de plaisir à d'autres, tiraillé entre la nécessité de susciter l'émotion et ce même désir de l'étouffer. C'est aussi un métier, difficile, très dur, exigeant. L'écrivain est à la merci de la lecture de l'autre, pour lequel autre, faute d'entrer dans un véritable circuit de communication, il n'est qu'un producteur de signes, qu'un opérateur de codes textuels, qu'un fabricant de fables, qu'un illusionniste, etc.

Idéalement, ce sujet devrait être anonyme, comme les lecteurs. Et ce serait l'*effet* textuel qui devrait être la jauge de son inscription sociale ou non. Mais cela semble manquer de noblesse. En effet, dans le chassé-croisé symbolique (ou mythique) et les rituels avec lesquels *on* cherche à donner du sens à une telle pratique, l'écrivain s'évertue à signer (on l'oblige en quelque sorte) et le lecteur ne désire s'attarder qu'au texte dont le signataire est connu de lui, d'une manière ou d'une autre, et reconnu par d'autres comme étant un nom dont les textes sont *à lire*. Ainsi, on ne lira pas tel ou tel numéro de revue parce qu'on y voit trop peu de noms connus. La curiosité et l'aventure ont des limites parfois bien surprenantes. Le plaisir de nommer dame le pion au plaisir de lire. Et on viendra se plaindre ensuite que la littérature est une peau de chagrin.

Bref, l'exil. Ce dernier, vous l'aviez deviné, prend plusieurs formes et, pour un état qui se partage volontiers, se vit de bien des manières. L'exil géographique prête sa voix à l'exil culturel, aux frontières des langues, au silence, à la violence des gestes mal reçus, etc. L'exil, c'est aussi l'enfance, celle que l'on recherche nostalgiquement, ou celle dont on cherche à se défaire, vainement. L'état d'exil est bien paradoxal. Bouffées d'air que les départs, solitude les murmures à soi, et douleur profonde que le dépaysement sans mesure, répété, perpétuel.

Robert Giroux